

## LE NAVIRE SANS PAREIL

Version de Basse-Bretagne (légèrement écourtée)

Une jeune princesse était en âge de se marier. Elle était bonne comme le bon pain, belle comme l'aurore. Son père promulgua cet édit qui fut publié par toute la terre : celui-là sera agréé pour mon gendre qui construira un navire capable de marcher sur la terre et sur l'eau.

Incontinent, les soupirants disparurent. Nul n'avait osé se risquer à une pareille épreuve.

Cependant, à défaut de personnages de qualité, trois jeunes gens se rencontrèrent, les fils d'une pauvre veuve, qui voulurent entreprendre le travail.

Les deux aînés étaient des gars vigoureux, rudes à la tâche, mais rudes également de coeur. Le troisième au contraire était un petit boiteux chétif, inhabile aux travaux pénibles, mais plein d'esprit et de coeur généreux.

Le premier s'en fut au bois, ses outils sur le bras et une grosse miche dans son sac pour son déjeuner.

Il rencontra à moitié route une vieille femme qui semblait exténuée de fatigue et de privations. Elle lui demanda la charité, Un peu de pain, mon fils, par pitié !

— Un peu de pain ! répondit-il avec humeur ; je n'ai pas trop du mien pour finir ma besogne.

— Où vas-tu donc et que comptes-tu faire ? La question lui parut indiscreète :

— Je ne vais pas plus loin que le bois, déclara-t-il, et pour fabriquer des cuillers à soupe.

— Puisses-tu en fabriquer en quantité, reprit la Fée, car c'en était une ; et il eut beau s'ingénier, du matin jusqu'au soir, sa scie, sa hache et sa tarière ne lui donnèrent que des cuillers à soupe.

En le voyant rentrer ainsi pourvu, son cadet se répandit en plaisanteries.

Il partit à son tour au bois, sûr d'avance du succès. Or la première personne qui s'offrit à son regard fut la vieille, drapée dans ses guenilles et l'air accablée :

— J'ai faim, mon fils, murmura-t-elle. Aie la charité de me secourir.

— La charité de vous secourir, s'écria l'égoïste ! Croyez-vous que pour réussir le travail que j'entreprends j'aie trop du morceau de pain que j'emporte ?

— Il est donc si difficile ce travail ?

Le jeune homme jeta un regard méprisant sur la mendicante si curieuse : Ou., assurément, dit-il, car je vais tirer des jattes des troncs de chêne de cette forêt.

— Que ta parole se réalise au-delà ton désir ! soupira la

Fée, et il eut beau s'y prendre de mille façons il n'obtint pas autre chose que des jattes de ses outils. Son aîné ne se priva pas de lui retourner la monnaie de ses sarcasmes.

Cependant le troisième frère songeait, à part lui : moi je ne suis qu'un failli gars, mais j'ai plus d'esprit dans mon petit doigt que ces deux lourdauds dans leur gros corps. Et il s'achemina vers le bois.

La vieille mendicante l'attendait :

— Un peu de compassion pour moi ! Voilà trois jours que je n'ai mangé.

— Vous n'avez pas mangé depuis trois jours, grand'mère, s'exclama-t-il, tout apitoyé. Acceptez donc mon pain, moi je n'ai pas d'appétit. J'ai assez de mes soucis.

— Des soucis, mon enfant, à ton âge !

— Hé oui, et de graves, le roi veut marier sa fille, et celui-là l'aura qui lui amènera un bateau marchant sur la terre et sur l'eau.

— Alors c'est toi qui gagneras l'enjeu, et la Fée lui remit une hache, en l'engageant à répéter cette simple formule, à chaque coup qu'il frapperait sur les arbres : Branches d'un côté, troncs de l'autre.

Il obéit, et il eut la joie de voir son désir réalisé. En un instant, il avait construit un navire sans pareil qui volait par les terres et par les eaux, comme avec des ailes. Sans attendre davantage, il se dirigea vers la capitale.

Il traversait un vaste désert quand il aperçut, assis contre un rocher, un homme d'une maigreur effrayante qui suçait gloutonnement un cercle de barrique. Il s'arrêta à le regarder :

— Que diable fais-tu là ? demanda-t-il. C'est tout ce que tu as pour te régaler ?

— Hé oui, répartit l'homme ; il y a cent ans que je le suce et j'y sens encore un goût de pomme.

— Alors tu dois avoir une soif inextinguible. La chose peut avoir son avantage. Monte avec moi.

Le bateau n'avait pas quitté le désert qu'un second personnage apparut aussi décharné qu'un squelette. Il semblait n'avoir de force que pour ronger, avec un appétit dévorant, un os de mouton qu'il tenait à deux mains.

— Il est donc bien bon cet os ? fit le boiteux.

— Il y a cent ans que toute trace de viande en a disparu, répliqua l'autre, et j'y trouve cependant à manger.

— Quelle faim tu dois avoir ! Viens avec nous et je te donnerai le moyen de l'assouvir.

Les voyageurs étaient parvenus dans une lande giboyeuse. Au milieu, un homme chassait, sans armes et sans autre aide que ses jambes, mais cela lui suffisait. Il courait si vite en effet qu'en deux ou trois bonds il avait attrapé un lièvre.

— Quelle légèreté ! s'écria le boiteux. Suis nous et je te mettrai à une place où il te sera possible de donner ta mesure

Il y avait à quelque distance plus loin une prairie où des vaches innombrables paissaient l'herbe grasse, sous la garde d'un jeune berger. Or, celui-là aussi était un phénomène. Une pie s'étant perchée entre les cornes de l'une de ses bêtes, à deux cents mètres de là, il l'avait abattue d'un coup de fronde, sans prendre la peine de viser.

Le boiteux eut une exclamation de stupeur :

— C'est merveilleux et tu mérites mieux que de rester gardeur de vaches. Sois des nôtres.

Le bateau avait atteint le sommet d'une colline qui dominait le pays d'alentour et que couronnaient quatre moulins, dont les vergues tournaient à une allure fantastique, quoiqu'il n'y eût pas la moindre brise. Le meunier tout seul suffisait à la tâche. Assis mollement parmi le gazon, il se contentait de souffler du nez, mais il y mettait une telle force que les quatre moulins n'y pouvaient résister.

— Ah dam ! fit le boiteux. Meunier ta place est sur mon bateau.

Le bateau n'était plus très éloigné de la capitale lorsque devant les voyageurs un vieux mendiant se présenta, une besace sur l'épaule, les deux poches également remplies pendantes de chaque côté.

— Que portes-tu là-dedans ? demanda le boiteux.

— Dans la poche de devant, le jour ; dans celle de derrière, la nuit.

— Tu portes le jour et la nuit ! Tu ne seras pas de trop en notre compagnie ; et le bateau ayant achevé de compléter son équipage, il finit par arriver au palais du roi.

On était justement au jour fixé pour la réception des prétendants, et celui-ci s'attendait à en voir un grand nombre se présenter. Or, il n'y avait que le boiteux. On juge de son désappointement.

— J'avoue, déclara-t-il, que je m'attendais à mieux. Il ne sera cependant pas dit que j'aurai accordé la main de ma fille au dernier des vilains, sans qu'il y ait mis le prix. Il te faudra d'abord, mon gars, subir quelques épreuves. J'ai là une cave qui regorge de vin, de cidre et de liqueurs fortes, en quantité suffisante pour abreuver tous les habitants de cette ville. Hé bien, je veux qu'avant ce soir tes compagnons et toi vous ayez entièrement bu ce vin, ce cidre et ces liqueurs.

— La belle affaire ! s'écria avec un gros rire l'homme au cercle de barrique. Je m'en charge, sans le secours de personne.

Et par ma foi, il tint parole. En deux heures, le cellier royal était vide, et encore se plaignait-il d'avoir soif. Le plus surpris était assurément le monarque.

— A merveille, dit-il, les compagnons n'en craignent point d'autres pour la boisson. Sans doute mangeront-ils avec autant d'appétit. Dans l'espoir qu'il y aurait ici beaucoup de prétendants aujourd'hui, j'ai ordonné de tuer boeufs, veaux, moutons et porcs de mes étables. Vous avez été les seuls à venir. Il faudra que vous vous chargiez seuls de manger le festin.

L'homme à l'os de mouton eut un haussement d'épaules :

— Si c'est çà l'épreuve, observa-t-il, elle n'est guère pénible. Je logerai bien ces bêtes dans mon estomac, sans en être incommodé.

Et de fait, en un rien de temps, il avait fini de tout consommer ; encore prétendait-il qu'il avait faim.

Le roi commençait à éprouver quelque inquiétude, car les choses ne tournaient guère à son gré ! Comment réussir à embarrasser le boiteux ?

A la sortie de la ville, à l'extrémité d'une colline qu'on apercevait du palais, il y avait une fontaine où chaque jour on allait puiser l'eau destinée aux services de la Cour.

— Va, dit-il à l'une de ses servantes, jeune personne vive et alerte qui n'avait pas son égale pour la rapidité à la besogne, il me faut à l'instant une cruche d'eau de là-bas. Hâte-toi. Si quelqu'un te dépasse, arrange-toi pour qu'il reste en chemin. Tu dois être ici avant que ce soit.

Elle partit comme une flèche.

Or, quand elle fut pour plonger son vase dans la source, le prince se tourna vers le boiteux :

— le voudrais, fit-il, que tu me donnes à goûter avant elle de l'eau de cette fontaine.

Il avait à peine parlé que le chasseur était parti et qu'il avait en une minute rattrapé la jeune fille. Celle-ci, n'en pouvant plus, s'était arrêtée un moment pour respirer. En voyant arriver sur elle ce coureur extraordinaire, elle eut peur. Elle usa de ruse.

— Pourquoi tant te presser ? lui dit-elle. Je ne saurais lutter avec toi de vitesse. Repose-toi à côté de moi et bois quelques gouttes d'eau fraîche.

Elle avait l'air si engageante que le chasseur n'y résista pas. Il s'assit près d'elle, but de son eau et lui en laissa verser un peu sur son front pour le rafraîchir. L'imprudent ! Elle connaissait des paroles magiques qu'il lui suffit de prononcer pour l'endormir. Cela fait, elle appuya sa tête sur une grosse pierre et prestement elle descendit la colline. Dans un instant elle serait là. Cette fois il sembla au roi qu'il avait gagné la partie et il ne s'en cachait pas, mais il avait encore compté sans ses hôtes. Le berger allait dire son mot. Dans sa fronde il plaça un caillou, brandit son arme et la pierre sur laquelle reposait la tête du chasseur vola en éclats. Celui-ci se réveilla en sursaut. D'un coup d'œil il mesura le danger. Il se précipita sur sa cruche et dans

une galopade vertigineuse il partit vers le palais. Il atteignit la porte, juste au moment où la servante franchissait le seuil. Il pissa devant elle comme un éclair et il put le premier offrir de l'eau au monarque. Il fallut bien que ce dernier reconnût sa défaite.

— Tu as vraiment d'excellents auxiliaires, boiteux, s'écria-t-il, et tu l'emportes. Tu auras donc ma fille, car un roi n'a qu'une parole. Sache du moins que je ne te l'accorde qu'à contre-cœur et que tu n'as pas conquis mon amitié, loin de là. Je n'ose pas promettre qu'il ne t'arrivera pas malheur.

— Advienne que pourra, répliqua le jeune homme, j'aviserais.

Un mois n'était pas écoulé depuis le mariage qu'il était en butte aux pires traitements. Le roi ne parlait de rien moins que de tuer un gendre dont il avait honte et de libérer sa fille. Mieux valait fuir. Le bateau était toujours là. Avec sa femme et ses compagnons, le boiteux y monta et le voilà parti par la voie la plus rapide.

Il était parvenu dans le grand désert sans eau et sans vie, lorsqu'au bout de l'horizon il remarqua un immense nuage de poussière qui s'avançait vers lui. L'armée royale accourait sur ses talons, au triple galop de ses chevaux. Il eut un cri d'effroi, mais l'un de ses compagnons lui rendit confiance :

— N'ayez pas peur, lui dit le meunier, ils ne nous ont pas

encore. Je me charge de modérer leur allure ; et par ses narines a soufflé un tel ouragan que les soldats furent rejetés en arrière, à plus de dix lieues.

Au lever du jour, l'équipage avait presque atteint les frontières du royaume quand de nouveau on entendit le bruit de l'armée royale en marche. Elle n'était plus qu'à une demi-lieue.

— Cette fois, nous sommes perdus ! s'exclama le boiteux.

— Hé non, pas encore, répliqua le mendiant qui vivement dénouait les cordons de la poche de sa besace qui renfermait la nuit. Et, de fait, on vit soudain un spectacle extraordinaire. Ainsi qu'un immense voile d'un noir opaque les ténèbres en un clin d'œil envahirent la terre, saluées là-bas par des clameurs et un affreux cliquetis d'armes. Les soldats du roi, ayant perdu leur route, s'enfuyaient, en proie à une terreur folle.

Le boiteux était sauvé, ainsi que son équipage, et à dater de ce jour ses épreuves cessèrent. Le roi fut obligé de convenir qu'il avait affaire à trop forte partie et que si son gendre n'était pas de taille à faire un homme de guerre il disposait néanmoins de précieuses ressources. Il le rappela à la Cour, le choisit pour héritier et nomma chacun de ses compagnons à une haute fonction.

*CADIC, Bret. III, 13-21.*